

Mathilde DENIZE

Femmes d'art,

Dans l'atelier de l'artiste plasticienne Mathilde Denize

March 2022

FEMMES D'ART | NUMÉRO #1 | INSPIRATION



L'artiste plasticienne Mathilde Denize dans son atelier, à Saint-Ouen.

DANS L'ATELIER *DE* L'ARTISTE PLASTICIENNE *MATHILDE DENIZE*

Mathilde Denize est une étoile montante de l'art contemporain. Diplômée des Beaux-arts de Paris en 2013, elle était résidente de la Villa Médicis en 2021. Une expérience qui continue de lui ouvrir de nombreuses portes du monde de l'art. À son actif, le Centre Pompidou, Art Basel Miami et Perrotin, qui lui a permis d'exposer ses œuvres à New York l'année dernière. Artiste à succès ? Oui, mais bien loin d'avoir la grosse tête. Rencontre dans son atelier, à Saint-Ouen, où l'artiste nous a ouvert les portes de son univers, poétique et instinctif.

Quand on lui demande quel goût a le succès, Mathilde Denize s'étonne un peu. Elle hésite, ne se sent presque pas concernée. Humble ? L'artiste a surtout les pieds bien ancrés sur terre. "Je me demande à partir de quel moment, quand on est artiste, on peut décoller dans sa tête, questionne-t-elle. Le succès est forcément bref et momentané, ce n'est pas quelque chose sur lequel il faut compter. La colonne vertébrale de tout reste le travail. C'est important. Penser l'inverse est dangereux". D'ailleurs, Mathilde Denize n'aime pas le mot carrière. À peine effleure-t-il sa bouche qu'elle se reprend en employant d'autres termes. Suivre un chemin est donc plus juste. Et au regard de son parcours, qu'elle livre à voix douce, dans la fraîcheur d'un matin du mois de janvier au coeur de son atelier fraîchement investi (elle s'y est installée au mois de septembre, à son retour de la Villa Médicis), c'est d'un destin dont il s'agit là plus qu'autre chose.

Une enfance baignée d'images

Un destin, et une série de hasards de la vie qui l'ont amenée ici aujourd'hui. Tout débute pour Mathilde par le cinéma. Elle grandit dans une famille qui côtoie davantage les salles obscures que les murs blancs immaculés des galeries d'art. Ses terrains de jeu sont

des plateaux télé, et durant son jeune âge, la créativité n'est jamais bien loin, inspirée tantôt par un père qui dessine beaucoup, tantôt par un beau-père qui chine. "J'ai toujours vécu avec cette idée qu'il est important de regarder un objet, de se demander comment on va le disposer dans une maison" précise-t-elle. Naturellement mais sans grande conviction, elle se tourne donc vers des études de cinéma à la fac. Elle se souvient avoir été "cette élève qui est là sans être là, qui ne joue pas le jeu de la fac". Si ses professeurs ne la voient que rarement sur les bancs des amphis et des salles de cours, Mathilde passe ses heures et ses journées à la bibliothèque universitaire à regarder des dizaines de films sur un petit moniteur. "Je me créais une culture d'images" se rappelle-t-elle.

"On peut dire que je n'ai pas choisi d'entrer aux Beaux-arts"

Un jour, une amie lui propose d'aller voir une exposition. Mais, trouvant porte close, les deux jeunes femmes s'installent à la terrasse d'un café. À la faveur d'une courte discussion avec la patronne des lieux, Mathilde se fait embaucher et passe en quelques minutes d'étudiante en cinéma à serveuse. Elle y restera plusieurs années, le temps de faire la connaissance d'un artiste



« AUJOURD'HUI, *LES FORMES SONT PLUS GARGANTUESQUES*, L'ÉCHELLE EST COMPLÈTEMENT TRANSFORMÉE. JE ME LAISSE ALLER DANS CETTE *DISPROPORTION DE LA FORME ET DU CORPS* POUR PROPOSER *DES CORPS QUI SOIENT LES PLUS LIBRES ET LES PLUS ÉTRANGES POSSIBLES* »

MATHILDE DENIZE

qui l'aide à ouvrir et à aiguïser son regard sur l'histoire de l'art. En parallèle, Mathilde se met à dessiner régulièrement dans de petits carnets, comme des archives de ses premières recherches. Rien ne la prédestine pourtant à devenir artiste, et c'est une fois de plus le hasard qui l'amène à tenter le concours pour entrer aux Beaux-arts de Paris, aux côtés de l'une de ses amies qui ne veut pas le passer seule. Mathilde est prise, ce qui la fait encore rire et ironiser aujourd'hui : "on peut donc dire que je n'ai pas choisi d'entrer aux Beaux-arts".

Comme tous les élèves qui intègrent la prestigieuse école, il lui faut choisir un atelier. La peinture l'intéresse mais elle n'en fait pas. Au gré de l'une de ses visites au Centre Pompidou, elle découvre le travail du peintre Djamel Tatah qui se trouve être la même année professeur aux Beaux-arts. Elle va le voir, ses carnets en mains. Prise dans son atelier, elle s'attèle donc à la peinture pendant cinq ans. "Cinq années de lutte au cours desquelles j'essaye. J'essaye de figurer, de mettre des silhouettes dans un espace, j'essaye de les faire dialoguer, de poser des regards, d'installer une scène. Sauf qu'en fait, ça ne me convient pas du tout. Je peins

pendant cinq ans et pendant cinq ans ça ne me convient pas". Rien ne vient. À côté, elle continue à chiner des objets, son intérieur devient une sorte de petit musée. Mais ces deux activités restent pour elle des choses très distinctes. Elle ne perçoit le lien que lorsqu'un professeur à qui elle montre une photo d'un décor à la maison lui fait remarquer : "mais c'est ça votre travail. Arrêtez de peindre !". À son diplôme, elle ne montrera finalement que deux peintures.

"Tout ça est soudainement devenu le vrai jeu que je cherchais depuis cinq ans"

En sortant de l'école, elle se lance dans un grand tri de ses peintures qu'elle voit comme des rebus, des tentatives manquées, des œuvres qui prennent surtout bien trop de place dans son petit studio parisien. Alors qu'elle déroule ses toiles, elle perçoit dans ces peintures dont elle s'apprêtait à se débarrasser des choses nouvelles. "En dépliant mes peintures, je me rends compte que certains endroits, certaines formes, gestes et couleurs m'intéressent". Elle se met donc à découper des formes de façon instinctive et donne vie à une sorte de vécus qui rapidement prend les contours d'un maillot de





bain. “Tout ça est soudainement devenu le vrai jeu que je cherchais depuis cinq ans, et qui réunit mon histoire passée avec ma culture du théâtre et du cinéma”. Elle décline alors cette forme, le maillot de bain, dans diverses matières et couleurs, et leur insuffle une vie et sa vision du corps féminin : “Je crois que le maillot de bain a été avant tout une sorte de corps féminin qui m’intéressait pour ce côté un peu vénus, et lui rajouter ce vinyl faisait un peu un effet miroir au spectateur, et donnait une armure aussi à cette figure féminine”. Depuis, ces formes, à mi-chemin entre la mode, le décor, la performance et l’œuvre plastique, sont devenues sa signature, son signe de reconnaissance. Elle les veut “étranges”, ambition vers laquelle elle tend de plus en plus aujourd’hui. Dans son atelier est visible ce jour-là une œuvre impressionnante, une très grande veste, semblable à un bomber de motard qui pourrait habiller un géant. “Aujourd’hui, les formes sont plus gargantuesques, l’échelle est complètement transformée. Je me laisse aller dans cette disproportion de la forme et du corps pour proposer des corps qui soient les plus libres et les plus étranges possibles”.

Ce passage à un niveau supérieur en termes de format, Mathilde se l’est autorisée lors de sa résidence à la Villa Médicis, où l’espace lui permet de changer d’échelle.

Là-bas, elle occupe l’atelier d’Ingres, l’un des plus beaux. D’un côté, une baie vitrée géante donne sur les jardins de la Villa Borghese et les pins de la Villa Médicis. De l’autre, une fenêtre s’ouvre sur Rome et surplombe un large panorama, qui va du forum romain au Vatican. L’espace est immense, mais Mathilde l’habite comme elle imprègne chacun des lieux qu’elle investit de son être, de sa personnalité et de sa volonté d’installer les choses. “L’atelier doit être une deuxième maison pour moi. Il doit être confortable au sens où les choses sont équilibrées. Il est donc souvent rangé, j’en ai besoin pour mieux voir. C’est une sorte de refuge et un peu un décor de moi-même. On retrouve toutes les choses qui me rassurent à l’œil, qui me créent des envies poétiques. C’est mon petit musée de la poésie à moi”. D’ailleurs, peu importe où elle voyage, Mathilde emporte toujours avec elle certains éléments de son atelier afin de conserver une mise en scène spéciale dans laquelle elle se sent bien, en harmonie. Fétichisme des objets ? Maniaquerie ? Simplement des repères, dont Mathilde a besoin pour travailler. Ces objets composent son histoire, comme les pièces d’un puzzle qui s’assemblent, pour dessiner son univers, sa personnalité, dans un foisonnement de formes, de matières et de couleurs qui ne cessent de questionner celui ou celle qui les regarde.



« *L'ATELIER DOIT ÊTRE UNE DEUXIÈME MAISON POUR MOI. C'EST UNE SORTE DE REFUGE ET UN PEU UN DÉCOR DE MOI-MÊME. ON RETROUVE TOUTES LES CHOSES QUI ME RASSURENT À L'ŒIL, QUI ME CRÉENT DES ENVIES POÉTIQUES. C'EST MON PETIT MUSÉE DE LA POÉSIE À MOI* »